

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

LYON : 3 fr. par trimestre.

PROVINCE : 3 fr. 50 c.

ON S'ABONNE DANS NOS BUREAUX,

Au THEATRE, journal de Paris.



S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal, à M. Francis LISSIER pour les dessins, à M. Ch. KIALOY

BUREAU :

Place Louis-Napoléon, 26. Ouvert de 9 du matin à 2 heures.

ARGUS ET VERT-VERT

RÉUNIS.

L'absence de notre collaborateur et ami Klapory, appelé à Paris par l'exposition, nous force à supprimer momentanément nos dessins.

CAUSERIE.

A mon ami ABRIAL, avoué à Yssingeaux.

Le caprice te fit un jour journaliste; la raison t'a fait avoué; et, comme si ce n'était pas assez d'étouffer la poésie sous des liasses de papier timbré, jaunes comme une vieille femme, monotones comme la langue allemande, tu es allé t'enfourer dans une petite ville d'Auvergne, dans cette province où tout homme, en naissant, est porteur d'eau.

La France est un pays où le préjugé fleurit comme les roses; on accepte sans contrôle toutes les idées jetées par l'ignorance dans le domaine de la pensée; on se construit une instruction comme je ne sais quel auteur écrivait ses relations de voyage, lequel, traversant la ville de Lyon, s'y arrêta une nuit dans un hôtel, où il fut servi par une domestique ayant les cheveux rouges. Le lendemain, en prenant le bateau à vapeur, il écrivit sur son

album : « A Lyon, toutes les femmes ont les cheveux rouges. »

Le Français croit sur parole tout ce qu'on lui dit, tout ce qu'on lui raconte; son esprit paresseux est heureux de trouver des idées toutes faites; ainsi, il est convenu (et c'est là un fait accepté) que le Normand aime les procès, que le Breton est querelleur, que le Parisien est spirituel, et que l'Auvergnat est bête.

L'Auvergnat n'a pas, tu le vois, la meilleure part.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'esprit du Parisien; les anecdotes fourmillent pour prouver que la capitale n'est pas aussi riche qu'elle le croit en beaux esprits; je ne te citerai que deux anecdotes du

Un Parisien frais débarqué à Lyon, parlant avec cette assurance pleine de vanité, avec cette verve étourdissante, qui ressemble à un torrent roulant beaucoup plus d'immondices et de cailloux que de fleurs, se promenait sur un de nos quais :

— Quelle est cette rivière? demanda-t-il.

— Parbleu, répondit un de nos compatriotes, c'est la Saône.

— Ah! fi! mon cher, dit le Parisien, que les Lyonnais prononcent mal; à Paris, nous disons la Seine.

Te faut-il un autre exemple de la naïveté parisienne?

C'est encore la Saône qui fit éclore la naïveté suivante sur les lèvres d'un vaudevilliste parisien. — Décidément les Parisiens ne sont pas très-instruits sur le cours des fleuves.

Ce vaudevilliste, — que je ne nommerai pas, parce que, par amour-propre national, tu te croirais obligé de siffler toutes ses pièces, et que, comme il est un des plus féconds faiseurs dramatiques, je te condamnerais à un exercice fatigant; — ce vaudevilliste parcourait notre ville avec M. Lefebvre, régisseur de nos théâtres, duquel je tiens cette anecdote; arrivé à la Mulatière, où la Saône se jette dans le Rhône, il fut tout étonné de voir deux rivières.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda M. Lefebvre.

— J'ai que je ne comprends rien à ce que je vois.

— Comment?

— Quelle est cette rivière?

— Le Rhône.

— Et celle-là?

— La Saône.

— Et moi qui ai toujours cru que le Rhône n'était que la Saône qui changeait de nom à Lyon. — On apprend toujours quelque chose en voyageant.

Si « le Français, né malin, créa le vaudeville, » les auteurs qui écrivent des vaudevilles ne sont pas tous nés très-malins.

La réputation faite à l'Auvergnat par les

préjugés, fait l'éloge de son cœur, mais non pas de son esprit. — « Bon et bête, » telle est la devise que les enfants de l'Auvergne devraient avoir sur leur drapeau.

Je me rappelle une délicieuse anecdote, qui prouve le premier terme de cette devise :

C'était à Paris; un soir, un Auvergnat, après une journée laborieusement remplie, ses deux sceaux vides sur l'épaule, et sifflotant une romance, rentrait dans sa mansarde.

A la porte de sa maison, il rencontre un pauvre jeune homme, assis sur les dalles humides, aux traits flétris par les privations, aux habits déchirés par la misère.

— Qu'avez-vous? lui demande l'Auvergnat.

— J'ai faim, répond le jeune homme, en levant sur Pierre un regard plein de larmes.

Cette simple réponse émut l'honnête Pierre. Grâce à son travail et à son activité, il n'avait jamais connu cette lèpre qui ronge le cœur et tue le corps, la faim; mais il comprit que ce devait être une maladie terrible; il emmena le jeune homme dans sa mansarde, partager avec lui son souper et son lit.

— Qu'est-ce que vous faites? lui demanda-t-il le lendemain.

— Je suis peintre.

— Mauvais métier; avez-vous de l'ouvrage?

— J'aurais besoin de faire encore un an d'étude, et je suis sans ressource.

— Vous vous sentez une vocation réelle pour la peinture?

— Oui.

Pierre réfléchit un instant, puis sans préambule, sans cet accent de protection qui fait sentir le bienfait, il proposa au jeune peintre de s'établir dans sa mansarde.

— Je travaillerai pour deux, et au bout d'un an vous serez ce que vous voulez être.

Un an après, le succès obtenu par le tableau que le jeune homme mit à l'exposition, prouva qu'il ne s'était pas trompé sur sa vocation; la fortune vint sur les pas du talent, et aujourd'hui il appartient à la pléiade des artistes dont le nom est un titre de gloire pour la France.

Il voulut associer Pierre à sa fortune, l'honnête Auvergnat refusa.

— J'ai, répondit-il, encore le bras solide, je puis travailler; mais si vous rencontrez sur votre route un homme mourant de faim, faites pour lui ce que j'ai fait pour vous.

Cette réponse n'est-elle pas simplement sublime? Cependant Pierre vient quelquefois s'asseoir à la table du peintre opulent. Lorsqu'il voit autour de lui la jeune famille et la jeune femme de l'artiste, son cœur bat délicieusement, en pensant que tout ce bonheur est son ouvrage, et il crie plus gaiement son refrain éternel : « A l'eau! à l'eau! »

L'Auvergnat justifie par sa bonté l'opinion favorable qu'on a de lui; quant à sa bêtise proverbiale, elle n'est pas aussi bien prouvée.

D'un mot spirituel on peut faire sortir une balourdise, la ligne qui sépare le premier de la seconde n'est pas nettement tranchée.

Deux Auvergnats, porteurs d'eau, se trouvaient près de cette fontaine élevée en l'honneur de Molière dans la rue Richelieu.

— Fouschtrà, disait l'un, dis-donc, Pierre, quesche que c'est que che Monchieur de Molière? Cha doit être une pauvre bête.

— Pourquoi cha?

— Parche qu'il est là haut juché chur la fonschtaine et qu'il n'a pas l'escheprit de nous donner de l'eau.

Ce mot est-il bête? est-il spirituel?

Que quelques-uns le jugent stupide, c'est leur droit, mais ce n'est pas mon opinion; j'y vois au contraire une fine critique des conseils municipaux, qui, voulant réunir l'utile à l'agréable, construisent des monuments destinés à être des fontaines et qui accouchent d'un amas de moellons qui n'est ni un monument ni une fontaine. C'est l'histoire de toutes les villes.

Sortons de l'Auvergne où je me suis mis jusqu'au cou, et parlons un peu de Lyon.

Une aventure romanesque a été cette semaine l'objet de la conversation de tous nos salons.

Un de nos jeunes lions, au cœur frais comme ses gants paille, s'était épris d'une belle impure. Comment se nommait-elle? Laure, Louise, Adèle, c'est ce qu'il ne m'est pas permis de dire; supposons qu'elle se nomme Frosine et le lion Arthur.

Donc Arthur aimait Frosine, il l'aimait à en devenir encore plus bête que ne l'autorise son titre de lion, et pour fixer l'infidèle, il eut recours à un moyen vieux comme le monde, — le mariage.

Il écrivit à Frosine la lettre suivante :

« Je veux, ma belle, t'attacher à mes flancs; — je t'offre mon cœur et ma main; pour toi je braverai l'anathème paternel, et nous irons vivre aux champs; là nous serons heureux, je mettrai des coquelicots dans ta blonde chevelure..... »

La lettre avait trois pages, c'était une bouteille d'orgeat mélangée de punch.

Heureusement que les parents d'Arthur et ses amis eurent vent du projet, et ayant recours aux grands moyens, on fit par voie de justice renoncer la lorette à ses prétentions matrimoniales.

Furieuse, elle renvoya la lettre amoureuse avec cette réponse :

« Serin,

« Du flan! Tu me proposes de garder les... avec toi, de me mettre des pissenlits dans les cheveux et d'aller cueillir la violette dans les bois. — J'aime, il est vrai, les choux... à la crème; j'aime aussi le parfait amour... celui qu'on boit et non celui qu'on file....

« Tout est rompu entre nous; si tu ne veux pas que je te rompe mon manche à balai sur le dos, ne viens plus chez moi, car il sera le seul trait-d'union de notre amour.

« FROSINE. »

L'Arthur s'est consolé en achetant un cheval arabe.

Quant à Frosine, elle en est à sa septième consolation, qui est un officier de cuirassiers.

Oh! amour!!!

Francis LIROSSIER.

JOURNAL D'UN BOHÈME.

(PAGE 96.)

... Monicourt avait cédé son établissement à Bourgerot.

C'était un magnifique restaurant où l'on jouissait, pour trente-deux sous, d'une infi-

mité de mets tous plus recherchés les uns que les autres.

— Monsieur, dis-je à Bourgerot, qui trônait au comptoir pour la première fois, seriez-vous le successeur de Monicourt?

— Oui, monsieur, c'est moi-même.

— Je suis un des plus anciens habitués de la maison.....

— J'espère que monsieur continuera.

— Sans doute!..... Monicourt a donc laissé Paris?

— Pour toujours.

— J'en suis vivement contrarié.... je suis resté lui devoir dix francs.

— C'est une bagatelle.

— Bagatelle, monsieur, pour quelques gens trop faciles peut-être!..... Bagatelle!..... un homme d'honneur considère la dette et non pas son importance..... Mais, au fait, ces dix francs...., c'est à vous, le successeur de Monicourt, que je les dois...

— Je ne puis les accepter, monsieur!

— Les voici.

— Je ne les prendrai pas!

— Monsieur Bourgerot...

— Monsieur!

— Voulez-vous me causer un profond chagrin?

— J'en serais désolé.

— Eh bien! prenez ces dix francs.

— Puisque vous l'exigez absolument....Ah! monsieur, si tout le monde vous ressemblait..

Soir et matin, je mangeais chez Bourgerot avec quelques amis, et cet aimable restaurateur n'avait pas assez de sourires pour nous accueillir.

Je me contentais de dire au comptoir :

— Mettez cela sur ma note.

— C'est bien, monsieur, c'est bien! me répondait-on avec le cynisme de la confiance.

Il y eut ainsi trois mois d'un bonheur sans nuage. Mais, par une matinée de brouillard, on me demanda un à-compte.

— Je n'en donne jamais, répondis-je ; le mois prochain, je paierai tout.

Et je fis traîner la chose en longueur jusqu'au jour où le garçon me refusa un bifteck.

Bourgerot m'avait nourri pendant un an. Il raconte cette histoire à qui veut l'entendre, et il ajoute, en manière de corollaire :

— A qui se fier maintenant? On est trompé même par les honnêtes gens!

AURÉLIEN SCHOLL.



Le quarante-unième concert de l'Union musicale est annoncé pour dimanche 3 avril. Il aura lieu comme d'habitude dans les salles de l'Hôtel-de-Ville.

Aux derniers les roses. Le bénéfice de M. Bondois, qui a signé un nouvel engagement avec M. Delestang, quoique arrivant l'un des derniers ne sera pas le plus mauvais ; le nom sympathique du bénéficiaire assure à cette soirée de nombreux spectateurs ; elle se composera de *La Boissière*, drame en cinq actes, et d'*Alexandre chez Appelles*, vaudeville.

Nos correspondances théâtrales, nous apportent tous les jours la nouvelle d'engagements contractés par M. Delestang avec les meilleurs artistes de la province. La nouvelle année s'annonce belle.

M. Cherblanc, donnera mardi dans ses salons, rue Malesherbes, 18, une soirée musicale dans laquelle on entendra : MM. Cherblanc, George Hainl, Fromant, M^{mes} Cherblanc et Cabel. Inutile de faire suivre de tels noms d'un programme.

La charité est inépuisable à Lyon ; elle frappe à toutes les portes, et toutes les portes s'ouvrent devant elle. Samedi 9 avril elle orga-

nise un concert au bénéfice des filles de militaires, dans la splendide salle de l'Alcazar ; l'idée-mère de cette fête appartient à un respectable ecclésiastique, qui est allé, lui même, demander pour ses protégés le concours des artistes.

Lorsqu'il se présenta chez M^{me} Cabel il fut reçu avec ce charmant sourire qui va si bien aux lèvres de notre gracieuse chanteuse.

Il lui exposa le but de sa visite.

— J'accepte, répondit avec vivacité M^{me} Cabel ; chanter, pour moi, dans une pareille circonstance, est un devoir.

— Comment?

— Je suis fille de militaire, et le concert est au bénéfice des filles de militaires.

Rendre un service n'est rien ; savoir le rendre, c'est tout.

CAQUETAGE

DE VERT-VERT.

Genin, qu'une blessure faite en tombant sur la scène avait éloigné pendant quelque temps du théâtre, où il est si glorieusement rentré dans *Richard III*, parlait de sa maladie.

— Je me suis fait mal près des vertèbres, disait-il.

— Tiens, répondit la naïve M^{lle} A., j'ai cru que c'était près du trou du souffleur.

Dans une petite ville on jouait une féerie ; la salle était comble ; tout à coup le rideau se lève, le régisseur salue.

— Messieurs, dit-il, nous vous demanderons la permission de remplacer la féerie par.....

— Non, non, s'écria le public, la féerie ! la féerie !

Le régisseur resalue.

— Messieurs, dit-il, ce que vous demandez est impossible, car M^{lle} B., qui remplit dans la féerie le rôle de *la Vertu*, vient d'accoucher.

